

Abbeille de la Nouvelle-Orleans. NEW ORLEANS BEE PUBLISHING CO. LIMITED.

323 rue de Charbon. Grand et Duvall.

Entered at the Post Office of New Orleans as Second Class Matter.

POUR LES PETITES ANNONCES DE DEMANDES, VENTES, LOCATIONS, ETC. SE SOLDENT AU PRIX REDUIT DE 40 CENTS LA LIGNE, VOIR UNE AUTRE PAGE DU JOURNAL.

TEMPERATURE.

Table with 2 columns: Time (Du 26 mai 1911) and Temperature (Thermomètre de E. Claudel, Opticien, Successeur de E. & L. Claudel, 918 rue Canal, N.-O., Lne, Fahrenheit Centigrade).

L'ABEILLE DE DEMAIN. SOMMAIRE.

- François Coppé, inconnu. Fragments et croquis. Histoire d'un Manchot qui devient aveugle. L'Alliance. Les trois Semeurs. L'Oiseau bourreau. Un Déjeuner chez le Vizir de la guerre à Fez. Souvenir de voyage. Cuisine. Le Clown Rouge, feuilleton du dimanche (suite). Mondanité, Ohiffons. L'actualité, etc., etc.

Mutualités et retraites en France.

On sait que la loi des retraites ouvrières et paysannes a fait une large place aux sociétés mutualistes, et que celles-ci pourront participer, de la façon la plus active, à son fonctionnement. Si les mutualités avaient pris quelque ombre, à l'origine des principes nouveaux qui étaient adoptés, si elles avaient craint pour leur puissance et leur développement, elles furent bien vite tranquillisées. Le législateur ne pouvait songer à paralyser leur action; il ne pouvait davantage songer à leur concours. Des dispositions spéciales du texte de 1910 ont donc prévu leur intervention, et bien mieux, en échange des services éventuels qu'elles sont appelées à rendre, leur ont reconnu des prérogatives qui ne sauraient être tenues pour négligeables. Si l'obligation est inscrite à la base du système des retraites, la mutualité, qui est une force féconde et une institution en pleine vitalité, devient un des organes mêmes de la loi. Ce sont ces considérations que le ministre du Travail vient d'évoquer dans une circulaire au préfet. Il est certain que tous les groupements mutualistes voudront répondre à l'invitation qui leur est adressée, et s'associer à la mise en vigueur d'une loi qui nous le répétons—peut être re-

touchée sur certains points, mais qui organise pratiquement la solidarité sociale. Et, d'ailleurs, tous les congrès de la mutualité qui se sont tenus depuis cinq ans se sont prononcés pour une coopération loyale à l'aménagement des retraites ouvrières et paysannes.

Le XXI^e Arrondissement.

Correspondance parisienne.

Paris n'avait pas à craindre, assurément, à la suite des opérations du recensement, de voir sa population diminuer. Les grandes villes sont toutes, d'ailleurs, en augmentation, et ce ne sont que les campagnes qui présentent un inquiétant écart avec les statistiques de 1906. Pour Paris, cette augmentation a été telle, sur certains points, qu'il est question de dédoubler deux arrondissements. On créerait ainsi désormais le 21^e et le 22^e arrondissements.

L'incessant développement de Paris (on peut prévoir le temps où il absorbera toute la banlieue) rend ainsi, successivement, démodées les plaisanteries traditionnelles. On sont celles sur le 13^e arrondissement, alors qu'il n'était qu'imaginaire? On vont bientôt être celles sur le 21^e, qui avait remplacé cet arrondissement fantaisiste? "La mairie du 13^e, disait Pierre Véron, était un singulier édifice: il se composait, tout juste d'une fenêtre: celle par laquelle on jetait son argent, celle par laquelle aussi s'envolaient les échos des rires joyeux et des chansons piteuses." C'était la mairie de Masette et de Mimiflison. C'était la mairie des jeux de l'amour et du hasard...

L'histoire de cette mairie du 13^e, devenue celle du 21^e, mériterait une histoire, tout ce qu'il y a de moins officielle, comme Arsène Houssaye fit jadis l'histoire du 41^e fauteuil de l'Académie française.

Mais restons seulement dans la vérité. Que de modifications a subies l'organisation administrative de Paris, depuis les vingt "quartiers" constitués, en 1792, par Louis XIV! Le mot "quartier" est resté; mais il n'a plus le même sens, le quartier formant, aujourd'hui, une des quatre subdivisions de l'arrondissement.

En 1789, changement complet de cette organisation. Le Bureau de la ville divisa Paris en soixante districts. Ces soixante districts ont laissé une trace par les emblèmes distinctifs des drapeaux qu'ils avaient choisis pour le baillon de garde nationale qu'ils formaient.

Quelques-uns de ces drapeaux de districts étaient ornés par leurs attributs et attestaient l'esprit de la population de chacune de ces divisions. Le premier bonnet phrygien apparut sur le drapeau du district des Cordeliers. Sur celui du district de Saint-Martin-des-Champs, un coq sur un canot, avec cette devise: "Je veille pour la patrie". Sur celui du district de Jacobins, un génie couronné le buste de Voltaire. Le district de la Cité garde, comme armoiries, une couronne sur fond blanc et des fleurs de lys, ne laissant qu'une petite place aux couleurs tricolores. La forteresse démolie de la Bastille orne le drapeau du district de la Sorbonne. Les emblèmes les plus "avancés" sont alors ceux du district de la Croix-Rouge: un homme armé d'une faux, avec cette inscription: "Mort ou liberté".

Le district de Saint-Magloire se plait à une sorte de calembourg: une épée et un fusil croisés avec ces mots en exergue: "Liberté fait ma gloire".

Quant au district de la Chaussée-d'Antin, il semble ignorer la Révolution et son drapeau est entièrement blanc.

Il est intéressant, aujourd'hui, d'après ces indications, de suivre l'opinion de Paris, selon ses régions, au commencement de l'ère politique nouvelle.

La division en soixante districts dure peu de temps, cependant. Dès 1790, on lui substitue celui de quarante-huit sections, qui, bientôt, prendront des noms appropriés aux idées, section de l'Unité, section Marat, section des Piques, etc. Les sections sont un foyer de vie ardente. On sait à quels mouvements, parfois contradictoires, elles obéissent.

Par décret de l'an IV, le 19 vendémiaire, les sections sont fondées dans l'arrondissement, et c'est l'origine de l'organisation municipale moderne. On institue douze arrondissements qui, bien qu'augmentant sans cesse de population, subsistent jusqu'en 1860.

Topographiquement, ces douze arrondissements ne concordent point avec les arrondissements actuels: ainsi, le 1^{er} est borné par la barrière de Passy et avait sa municipalité rue d'Anjou-Saint-Honoré. Il n'y a plus de maire de Paris, mais douze maires dont Napoléon, si jaloux du pouvoir central, réduira de plus en plus les attributions, bornant ces attributions à l'état civil, aux opérations préparatoires de la conscription et à quelque surveillance sur les écoles. L'Empire s'attachera à enlever à l'arrondissement tout reste de rôle politique.

Mais l'empereur, qui nomme les maires et qui les réduit à rien, ou à peu de chose, flatte volontiers ces officiers municipaux pour stimuler leur zèle. Par une coutume assez singulière, qui s'établit, ils reçoivent de l'"avancement"; et cet avancement consiste à les rapprocher du centre. Ils ne sont, d'ailleurs, nullement mêlés à l'administration de la Ville. Ce qu'on attend d'eux, surtout, ce sont des témoignages de fidélité au régime, des protestations de dévouement.

A ce point de vue, tout est permis aux arrondissements, qui délèguent leurs représentants à Vienne pour féliciter l'empereur des ses victoires. Ils les reçoivent au palais de Schoenbrunn et leur confie quelques-uns des drapeaux pris à l'ennemi, qu'il donne à la Ville de Paris.

A cette époque, les maires sont, en général, assez mal logés, et dans des bâtiments qui ne leur appartiennent pas et qu'elles louent. M. de Lanza de Laborie a retrouvé, ses archives, un dossier sur cette question, et, notamment, une décision de Napoléon ordonnant au ministre de l'Intérieur de faire cesser cet état de choses.

Depuis, nous avons eu des maires de tous les styles. Un fantaisiste remarquait qu'il y a la mairie-courant, comme celle de la place du Louvre, la mairie-casernes, comme celle de la rue de la Banque, la mairie-temple, avec portique grec, comme celle du Panthéon.

On sait que les vingt arrondissements datent de l'annexion de la banlieue immédiate en 1860.

Mais on sait peut-être moins comment Napoléon III songeait à ne pas s'arrêter là, bien que dans la nuit du 31 décembre 1859 au 1^{er} janvier 1860, la population parisienne, par

l'effet du décret, eût passé de 1,100,000 habitants à 1,670,000.

Il avait rêvé de pousser l'annexion hors de l'enceinte fortifiée et de créer encore huit arrondissements de plus, dont Saint-Clément, Mendon, Sèvres, en fait partie. En échange des communes perdues par le département de Seine-et-Oise, il lui eût donné des communes du département de la Seine, dans une autre direction.

C'était, au demeurant, une idée toute politique. Il voulait concentrer sous son autorité personnelle toute l'administration de Paris et de ses environs. Le baron Haussmann, qui voyait grand, avait intérêt à soutenir cette idée, car on eût constitué alors, pour lui, le ministère de Paris. Les autres ministères, qui ne tenaient pas à voir s'augmenter encore la puissance du baron Haussmann, firent des objections à ce projet, qui ne fut d'ailleurs jamais complètement abandonné par l'empereur.

Le conseil municipal n'eut pas à donner son avis; mais le conseil municipal, sous le second Empire, avait peu d'importance. Son rôle ne se bornait guère qu'à ratifier des décisions déjà prises. Comment en eût-il été autrement? Ses membres n'étaient pas élus, mais nommés par l'empereur, sur la proposition du ministre de l'Intérieur. L'empereur nommait aussi son président. Ce conseil municipal, qui ne représentait ainsi pas du tout Paris, mais seulement le gouvernement, ne tenait qu'une séance par semaine. La matinée était consacrée au travail des commissions, et, après un déjeuner offert aux conseillers, avait lieu la séance générale, qui n'était pas publique.

Ce n'est pas une idée politique, mais la force des choses qui, après la suppression des fortifications, fera ajouter de nouveaux arrondissements à ceux qui existent pour le classement d'une agglomération toujours croissante. Le 21^e et le 22^e ne seront pas les derniers. Cette absorption par Paris d'une population énorme est-elle un bien, dans l'intérêt général du pays? Mais cela, c'est une autre question....

Les Chroniques de Fontainebleau.

Le palais de Fontainebleau a subi des changements si nombreux qu'il est difficile au visiteur de retrouver la disposition des appartements disparus et d'y replacer les événements dont ils furent témoins. Un des hommes qui connaissait le mieux la résidence de François I^{er}, M. Léon Deroz, a écrit un volume qui rendra, à cet égard, les plus précieux services. Dans cet ouvrage, intitulé "Les Chroniques du Château de Fontainebleau", l'auteur raconte successivement la visite de Charles-Quint à son ancien prisonnier, un carnaval et un carême au temps de Charles IX, la naissance et le baptême de Louis XIII, les voyages de Christine de Suède, la disgrâce de Fouquet, le mariage de Louis XV et la mort de son fils, les séjours de Marie-Antoinette, l'entrevue du Pape et de l'Empereur, en un mot toute l'histoire et la vie du palais au cours de quatre siècles. Ecrites d'une plume élégante et sobre, sans étalage de vaine érudition, ces chroniques offrent la lecture la plus attachante et la plus instructive. Point de ces notes qui fatiguent l'attention et interrompent le récit; simplement, à la fin de chaque chapitre, une bibliographie qui indique où l'auteur a puisé ses informations et où le lecteur

pourrait reporter lui-même s'il lui plaît de pousser plus avant l'étude de telle ou telle époque. Les détails inédits abondent dans le livre de M. Deroz qui a consulté, outre tous les mémoires, les manuscrits de Fouquet et de Hardy, les archives nationales et celles des affaires étrangères. On sent à tout moment l'érudition très sûre d'un écrivain aussi renseigné sur les questions d'art qu'au fait des mœurs et de l'histoire. Une vingtaine d'illustrations, reproduisant des estampes et des tableaux anciens, complètent ce beau volume édité avec luxe. Il serait à souhaiter que chacun des grands monuments fût l'objet d'une publication aussi agréable et utile que cette vivante histoire du palais de Fontainebleau.

Jeanne d'Arc et le vigneron de Reims.

Les premières semaines de mai font éclore et fleurir toute la légende de la Pucelle. On se commémore avec élan le symbolique anniversaire. Voici bientôt Jeanne en partance pour le voyage du Saore. Des batailles de la Loire aux approches victorieuses de la montagne rémoise, de rivière en colline, de forteresse en cathédrale, se dirige triomphalement la colombe au vol d'aigle. Un épisode charmant de sa route célèbre se rapporte à son passage dans le pays de Champagne, dont les antiques cépages peuvent se targuer d'un bienfait que leur assure le mystère de son ordoit auprès des puissances du ciel.

La belle ville de saint Remi, vers la mi-juillet, après Troyes et Châlons, est redevenue française. Les trompettes du Sacre ont sonné leurs fanfares. Le royal séjour se prolonge. L'armée encombre les logis et les rues, refait hors des remparts, occupe le voisinage, campe au milieu des vergers et des champs. Cette présence de gens de guerre, même libérateurs et acclamés, ne va pas sans quelque dommage. Les pauvres vignes sont dévastées. Elles pleuraient déjà la région champenoise. Le jas de leurs nobles grappes, où cependant ne pétillait encore aucun ferment savoureux, désaltérait flattément à chaque susception de couronne, les hôtes royaux de la cité. Mais la cavalerie ne leur convenait point. Fondés par les montures des Gascons de La Hire ou des Poitevins du sire de Retz, les pampres, les feuillages, les grains précieux en croissance, subissaient de quotidiennes et attristantes lésions. L'huile sainte de l'ampoule semblait attiser le terrain du vignoble, et tarir pour cette année la source argentine des écus.

Mais où passait la Pucelle, nulle peine ne pouvait suivre. Quand eut retenti le boute-selle, quand l'armée quitta Reims et traversa Soissons, les travailleurs de terre, les aïeux des "co-siers" de nos jours, aperçurent et contemplèrent un spectacle prodigieux. Pifées, rompes, saouggées, toutes les vignes, de rocheif, se relèvent peu à peu. L'odeur d'une floraison nouvelle, estivale et bienfaisante, se dissémine par la campagne. Les vrilles, les pampres et les feuilles verdissent à nouveau les ceps nouveaux et prolifiques. Même les plants refleuris portèrent plus de raisins que n'en avait annoncé la récolte perdue. Les vendanges se firent à la Saint-Martin d'Autonne. Et le passage de Jeanne ne laissa que de la joie parmi le peuple des vigneronnes. Ceux qui douteraient de la venturo la trouveront narrée

Arrivée de l'aviateur Pierre Vedrine à Madrid.

Il est proclamé gagnant de la course du "Petit Parisien"

Madrid, 26 mai.—L'aviateur français Pierre Vedrine est arrivé ce matin à 8 h 06 dans la capitale de l'Espagne, terminant avec succès, mais non sans difficultés, la course Paris-Madrid organisée par "Le Petit Parisien". Vedrine parti hier matin de San Sebastian s'était arrêté à Burgos, pour y passer la nuit. Il est reparti de cette dernière ville ce matin peu après cinq heures et a mis exactement 2 heures et 45 minutes pour franchir les 140 milles qui séparent Burgos de Madrid, dernière étape de la course.

A son arrivée sur l'aérodrome de Gaetafe, l'aviateur français était épuisé à tel point qu'en sautant de son aéroplane il s'est immédiatement allongé sur le sol pour prendre quelques minutes de repos.

Dans l'intervalle la foule faisait retentir l'air de ses acclamations frénétiques, et sitôt debout Vedrine fut saisi par les plus enthousiastes qui le portèrent en triomphe sur leurs épaules jusqu'au Palais de Justice où en arrivant sur la plateforme des juges il fut couvert de roses et de baisers par des femmes.

Cette réception terminée Vedrine se rendit à un hôtel pour y prendre quelques heures de repos. Dans la soirée il a assisté à

un grand banquet donné en son honneur par l'Aéro Club de Madrid. Un prix de 100,000 francs sera décerné au vainqueur par le "Petit Parisien"; cette somme sera augmentée par une prise de 50,000 francs offert par l'Aéro Club d'Espagne et par un prix spécial offert par le roi Alphonse à l'aviateur ayant accompli la plus grande vitesse sur territoire espagnol.

La course Paris-Madrid, inaugurée le dimanche 21 mai avait été divisée en trois étapes—Paris-Angoulême, Angoulême-San Sebastian et San Sebastian-Madrid—soit une distance totale d'environ 650 milles.

Vingt aviateurs s'étaient fait inscrire mais suite du terrible accident survenu au départ sur l'aérodrome d'Issy les-Moulineux, accident ayant eu pour résultat la mort tragique du ministre de la guerre, M. Bertheux, tous les concurrents, à l'exception de trois—Vedrine, Garros et Gibert—avaient renoncé à la course.

De ces derniers Vedrine est le seul qui ait réussi à accomplir le trajet entier. Garros et Gibert ont éprouvé des difficultés presque insurmontables dans la région montagneuse aux environs de San Sebastian et ont dû atterrir

dans un recuil singulier, un petit "livre de nouvelles" plus ou moins légendaires, qui composent un très curieux apport à "l'Évangile Apocryphe de Jeanne d'Arc". Le version allemande en paraît seule préservée. Eberhard Windke, historien mayécain, en incorpore jadis un exemplaire à son "Mémorial de l'empereur Sigismund". Ce coiteyen du Johannenberg devait bien cette politesse au vignoble champenois. Ainsi pouvait-on voir, en l'année 1429, se résoudre les difficultés viticoles. Les temps actuels ne comportent plus de réparations de cette sorte. Mais le récit de jadis mérite de prendre place dans la Légende Dorée de la terre de France. Il met un reflet de merveille et de grâce dans le sillage éblouissant qui se prolonge sur les pas de la Vierge guerrière et consolante.

Résidence permanente du juge Dickinson.

Nashville, Tenn., 26 mai.—M. J. Dickinson, ex-secrétaire de la Guerre, est arrivé ici ce matin avec Mme Dickinson, et va prononcer un discours devant l'Association du Barreau de Tennessee ce soir. Le juge Dickinson demeurera ici d'une manière permanente maintenant.

Chute d'un météore.

Doyle, Cal., 26 mai.—La chute d'un météore massif a causé de la consternation dans le comté Lassen ce matin. Le choc produit par le projectile flamboyant quand il a heurté la montagne Tule a été éprouvé à trente milles et a occasionné des secousses telles que celles d'un violent tremblement de terre.

L'ABEILLE

—DE LA— NOUVELLE-ORLEANS.

Trois Editions Distinctes

Edition Quotidienne, Edition Hebdomadaire, Edition du Dimanche

ABONNEMENTS PAYABLES D'AVANCE.

EDITION QUOTIDIENNE

Pour les Etats-Unis, port compris: \$12.00. Un an \$36.00. 6 mois \$21.00. 3 mois \$12.00.

Pour le Mexique, le Canada et l'Etranger port compris: \$15.00. Un an \$45.00. 6 mois \$27.00. 3 mois \$15.00.

EDITION HEBDOMADAIRE

Pour les Etats-Unis, port compris: \$2.00. Un an \$12.00. 6 mois \$7.00. 3 mois \$4.00.

Pour le Mexique, le Canada et l'Etranger \$3.00. Un an \$18.00. 6 mois \$11.00. 3 mois \$6.00.

EDITION DU DIMANCHE

Cette édition étant comprise dans notre édition quotidienne, nos abonnés y ont droit. Les personnes qui veulent s'y abonner doivent s'adresser aux marchands.

Nos agents peuvent faire leurs remises par MANDATS-POSTAUX, ou par TRAITES SUR EXPRESS.

Feuilleton L'ABEILLE DE LA N. O. LA BANDE DU "RAT" GRAND ROMAN INEDIT Par MAXIME AUDOUIN PREMIERE PARTIE XVII LE PETIT JOEL (Suite) —En voilà assez pour une première séance, commande Féli-

—Désolé, mais avec un peu de patience, mon enfant, et vous recevrez toutes satisfactions!... —Eh! Monsieur, dit-il avec plus de calme, mais avec une fermeté qu'il paraissait difficile de vaincre, ne vous rendez-vous donc pas compte que l'incertitude de où me plongent vos réticences, rjque, en prolongeant mon agitation, de m'être autrement dangereuse que les révélations les plus sensationnelles? Parlez donc, je vous en conjure, et dissipez le doute qui m'étreint, qui me torture, qui finirait par me tuer! Les deux hommes se regardèrent, perplexes. L'argument invoqué par le malade avec une chaleur éloquentes ne pouvait manquer de faire impression sur l'esprit de Félicien. Toutefois le jeune médecin hésitait encore, lorsqu'un bruit de voiture, s'arrêtant à la porte du jardin, attira Roméo à la fenêtre. Il eut peine à étouffer un cri de joie. Il venait de reconnaître, descendant de la voiture, Février, triomphalement escorté de Charvert. —Ah! fit-il, de façon à n'être entendu que de Félicien, nous sommes sauvés! Voici celui qui se chargera d'apprendre la vérité à ce pauvre garçon! Et, se tournant vers Richard, qui avait ses allées et venues dans une attente angoissée. —Encore quelques minutes de patience, mon enfant, et vous recevrez toutes satisfactions!...

—Quatre.... cents.... mil... lions? Les deux hommes eurent un involontaire recul de respect, comme il était explicable devant un des héritiers naturels de cette énorme fortune. Après quelques secondes de stupor, Roméo reprit, avec un léger enrouement dans la voix. —M. de Ohéneroy est mort? —Oui, et, en exécution de ses dernières volontés, je suis venu en France hâter la recherche de ses sœurs, ou, à leur défaut, de leurs descendants. Roméo se gratta la tête. Une question lui brûlait les lèvres. Seulement, il était plutôt embarrassé pour la formuler. —Je parle, se disait-il, — et le contraire serait bien étonnant, après ses déclarations de ce matin, — je parle que ce gaillard ne se doute même pas qu'il est un de ces "descendants" qu'il est venu essayer de dénicher outre-Antilanie! Je serais curieux de m'en assurer! La formule dut finir par se présenter à son esprit, car il se décida à glisser sournoisement. —A quel titre M. de Ohéneroy vous avait-il chargé de l'exécution de ses vplontés? Vous étiez son parent, peut-être? —Non, je n'étais que son secrétaire, — mais il voulait bien m'honorer de son amitié et de sa confiance.

Félicien, qui surveillait de près Roméo, devina que la souape trop chargée menaçait d'éclater, que le compère, qui visiblement se tenait à quatre depuis le début de ce dialogue, boulevard par cet aven d'ignorance allait révéler à ce pauvre garçon le secret de ses origines. Or, pour son état actuel de faiblesse, le morceau était trop gros: une telle révélation, se produisant sans préparation, brutalement, risquait de le tuer. Il fit donc énergiquement signe au comédien de se taire, d'ajourner à plus tard ses confidences, et, pour plus de sûreté, intervint de sa personne dans l'interrogatoire, voulant le détourner de ce terrain dangereux. —Votre mission, cher monsieur, a manqué de bien peu vous coûter la vie. Soupçonneriez-vous quelque chose? —Encore une question qui ne nous est pas simplement dictée par la curiosité, — le nom de cet enfant? —Jéol. Roméo eut un singulier sourire en demandant: —Vous ne savez rien sur cet enfant? Les traits du blessé eurent une crispation douloureuse: —Il souffra. —Rien ou autant dire!

—Et la femme? la femme, es plus de calme, mais avec une fermeté qu'il paraissait difficile de vaincre, ne vous rendez-vous donc pas compte que l'incertitude de où me plongent vos réticences, rjque, en prolongeant mon agitation, de m'être autrement dangereuse que les révélations les plus sensationnelles? Parlez donc, je vous en conjure, et dissipez le doute qui m'étreint, qui me torture, qui finirait par me tuer! Les deux hommes se regardèrent, perplexes. L'argument invoqué par le malade avec une chaleur éloquentes ne pouvait manquer de faire impression sur l'esprit de Félicien. Toutefois le jeune médecin hésitait encore, lorsqu'un bruit de voiture, s'arrêtant à la porte du jardin, attira Roméo à la fenêtre. Il eut peine à étouffer un cri de joie. Il venait de reconnaître, descendant de la voiture, Février, triomphalement escorté de Charvert. —Ah! fit-il, de façon à n'être entendu que de Félicien, nous sommes sauvés! Voici celui qui se chargera d'apprendre la vérité à ce pauvre garçon! Et, se tournant vers Richard, qui avait ses allées et venues dans une attente angoissée. —Encore quelques minutes de patience, mon enfant, et vous recevrez toutes satisfactions!...

—Et la femme? la femme, es plus de calme, mais avec une fermeté qu'il paraissait difficile de vaincre, ne vous rendez-vous donc pas compte que l'incertitude de où me plongent vos réticences, rjque, en prolongeant mon agitation, de m'être autrement dangereuse que les révélations les plus sensationnelles? Parlez donc, je vous en conjure, et dissipez le doute qui m'étreint, qui me torture, qui finirait par me tuer! Les deux hommes se regardèrent, perplexes. L'argument invoqué par le malade avec une chaleur éloquentes ne pouvait manquer de faire impression sur l'esprit de Félicien. Toutefois le jeune médecin hésitait encore, lorsqu'un bruit de voiture, s'arrêtant à la porte du jardin, attira Roméo à la fenêtre. Il eut peine à étouffer un cri de joie. Il venait de reconnaître, descendant de la voiture, Février, triomphalement escorté de Charvert. —Ah! fit-il, de façon à n'être entendu que de Félicien, nous sommes sauvés! Voici celui qui se chargera d'apprendre la vérité à ce pauvre garçon! Et, se tournant vers Richard, qui avait ses allées et venues dans une attente angoissée. —Encore quelques minutes de patience, mon enfant, et vous recevrez toutes satisfactions!...

—Et la femme? la femme, es plus de calme, mais avec une fermeté qu'il paraissait difficile de vaincre, ne vous rendez-vous donc pas compte que l'incertitude de où me plongent vos réticences, rjque, en prolongeant mon agitation, de m'être autrement dangereuse que les révélations les plus sensationnelles? Parlez donc, je vous en conjure, et dissipez le doute qui m'étreint, qui me torture, qui finirait par me tuer! Les deux hommes se regardèrent, perplexes. L'argument invoqué par le malade avec une chaleur éloquentes ne pouvait manquer de faire impression sur l'esprit de Félicien. Toutefois le jeune médecin hésitait encore, lorsqu'un bruit de voiture, s'arrêtant à la porte du jardin, attira Roméo à la fenêtre. Il eut peine à étouffer un cri de joie. Il venait de reconnaître, descendant de la voiture, Février, triomphalement escorté de Charvert. —Ah! fit-il, de façon à n'être entendu que de Félicien, nous sommes sauvés! Voici celui qui se chargera d'apprendre la vérité à ce pauvre garçon! Et, se tournant vers Richard, qui avait ses allées et venues dans une attente angoissée. —Encore quelques minutes de patience, mon enfant, et vous recevrez toutes satisfactions!...